

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Une nuit et un jour

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 33, Number 3 (195), June 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32043ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1991). Une nuit et un jour. *Liberté*, 33(3), 65–70.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

UNE NUIT ET UN JOUR

Les maisons des alentours étaient pour la plupart inhabitées. Le chemin qui les desservait descendait en pente douce jusqu'à un lac. Quand Ahasvérus arriva au bout de ce chemin, il était six heures du soir, en automne. Il avait marché depuis le matin, essayant, comme à son habitude, d'éviter les endroits trop fréquentés, et la vue des panneaux de contre-plaqué cloués aux fenêtres qui l'entouraient le remplissait de satisfaction. Il s'assit derrière la haie qui séparait une des maisons du lac et refit mentalement le chemin de sa journée. Une journée magnifique, sans pluie, sans froid, sans enfant fou qui jette des pierres. Une journée où ses souliers avaient tenu le coup, entourés de ficelle pour empêcher les semelles de s'en aller. Aux extrémités, la ficelle manquait et la semelle béait largement, ce qui produisait en marchant un plic-ploc incessant. Les talons inégalement usés provoquaient un léger boitillement. De tout cela, Ahasvérus se moquait comme de l'an quarante, mais non pas du contenu de ses poches, qu'il vérifiait à intervalles réguliers. Cette fois encore, tout y était. Dans la gauche, un paquet de ficelle bon marché, un couteau. Dans la droite, cinq épingles de nourrice pour pallier les défaillances de ses bretelles, un élastique et trois boutons. Rassuré, il se leva, fit tomber une chenille d'une de ses manches et descendit lentement la pente du chemin jusqu'au lac. Au bord de l'eau, il s'arrêta, palpa de nouveau ses poches et reprit sa marche résolument.

L'eau qui montait autour de lui recouvrit son manteau, ses épaules, sa barbe, sa moustache, sa toque de fourrure synthétique. Enfin, il ne resta d'Ahasvérus qu'un rond sur le lac, mais il marchait toujours, tant bien que mal, à cause de l'obscurité et des pierres sur lesquelles glissaient les ficelles de ses souliers. Sa toque émergea une demi-heure plus tard, les poils plaqués, puis le reste de lui-même, progressivement. La nuit était tombée. Il ralentit ses mouvements pour éviter les clapotements. En se retournant, il remarqua de l'agitation sur l'autre rive. Des pinceaux lumineux allaient et venaient. On avait dû l'apercevoir. On devait le croire noyé. Il sortit complètement de l'eau, s'ébroua, se débarrassa d'un poisson qui s'agitait dans son manteau et rectifia la position de la toque trop enfoncée, qui lui bouchait partiellement la vue. Devant lui s'élevaient des remparts de béton, des maisonnettes aux fenêtres condamnées, comme de l'autre côté de l'eau. Son pantalon trempé tirait ses bretelles anormalement, et c'est en marchant difficilement qu'il s'éloigna du bord du lac.

Parvenu à la maisonnette la plus proche, il en fit prudemment le tour. Aucune lumière ici, ni aux maisons voisines. Il s'arrêta à une fenêtre et, à l'aide de son couteau, souleva la feuille de contre-plaqué qui obstruait l'ouverture. Le panneau ne résista pas. Derrière, la vitre était cassée. À tâtons, Ahasvérus fit tomber les morceaux de verre qui restaient fixés à l'encadrement, passa la tête par l'ouverture et, rassuré de ne rien entendre, s'introduisit tout entier à l'intérieur. Aussitôt, une terrible odeur de moisissure l'atteignit. Au toucher, il reconnut un poêle à bois et, sur le comptoir, une lampe à huile et une boîte d'allumettes. Les choses ne pouvaient pas mieux se présenter. Ragaillard, il alla reboucher la fenêtre, puis il alluma la lampe à huile. Il voulait faire sécher ses vêtements au plus vite.

La lampe éclaira une pile de journaux qui traînaient. À genoux par terre, Ahasvérus en déplia un. Il compta onze feuilles qu'il étendit l'une sur l'autre et s'assura que leurs

bords coïncidaient parfaitement. Alors il souleva les feuilles d'un côté et les rabattit sur elles-mêmes de façon à obtenir une double épaisseur de papier sur une largeur d'environ vingt centimètres. Il passa les doigts sur le pli pour le marquer et, saisissant les feuilles par le pli, il les roula soigneusement pour en faire un tuyau ni trop lâche ni trop rigide. Ensuite, il prit le tuyau de papier de la main droite et, de la gauche, le tordit de place en place, délicatement, pour ne pas le casser. Quand le tuyau fut suffisamment courbé, il en saisit une extrémité dans chaque main, appuya le milieu sur sa poitrine, croisa les mains et, en un clin d'œil, rabattit les extrémités l'une sous l'autre en les tordant au maximum pour former un nœud. Réussir encore ce geste, après tant d'années, lui apporta une satisfaction particulière. Il n'avait perdu ni la main ni la vitesse. En peu de temps, il eut à sa disposition une centaine de nœuds.

Dans le poêle, les nœuds allumés lançaient par les extrémités leurs joyeuses flammèches sous pression. Une très forte chaleur ne tarda pas à se répandre dans la pièce et Ahasvérus ôta ses vêtements. Au passage, il vérifia les fixations de ses bretelles. Les boutons originels tenaient encore, mais il remarqua qu'un bouton de secours placé à côté des autres et maintenu par un fil de fer menaçait de tomber. Le double système de boutonnage des bretelles est une mesure de sécurité précieuse, au même titre que la double commande dans un avion. Il faudrait s'occuper de ce bouton en temps et lieu, se dit Ahasvérus, et il finit de suspendre ses vêtements à la ficelle qu'il avait tendue au-dessus du poêle. Entre celui-ci et le tas de nœuds, il déploya une chaise de jardin, de façon à pouvoir recharger le feu sans se lever. Il installa la lampe à huile sur un tabouret, à côté de la chaise, et alla examiner le contenu d'une bibliothèque faite de planches et de briques, dans le coin le plus éloigné de la pièce. Elle se composait de livres peu connus, qui révélaient des goûts singuliers. Il y avait un exemplaire de la *Physiognomonie* de Lavater, orné de planches remarqua-

bles; le *Visionnaire* de Schiller, relié avec d'autres œuvres mineures dans un volume de *Mélanges* paru en 1861; les *Percy's Reliques of Ancient English Poetry*; les poésies de Christian Schubart; *Ardinghello et les îles bienheureuses*, le fameux roman de Heinse; le *Roman pour les cuisinières* de Cabanon; *Le Manuscrit vert* de Drouineau; et quelques autres volumes curieux. Ahasvérus hésita entre les livres et choisit finalement Schiller. Il s'installa sur la chaise, remonta un peu le débit de la lampe et se plongea dans la lecture du *Visionnaire*.

Il lisait très lentement. Souvent, il reprenait deux ou trois fois la même phrase pour en épuiser le rythme, et la nuit était déjà fort avancée quand il arriva au passage où l'Arménien trace un cercle de craie sur le sol. À ce moment, il lui sembla qu'une odeur anormale se dégageait du tuyau du poêle. Le blanchissement de la fonte de mauvaise qualité ne l'avait pas inquiété outre mesure, mais cette odeur... Il se leva. À l'endroit où le tuyau entrait dans le mur, une fumée âcre se formait. Il s'habilla tranquillement, remit *Le Visionnaire* à sa place et feuilleta d'autres livres, se demandant lequel il sauverait de l'incendie. Pendant qu'il réfléchissait, le feu, propagé à l'intérieur des murs, avait jailli de tous côtés. La fumée épaisse l'empêchait de voir les pages. Il jeta son dévolu sur les poésies de Schubart, qui convenaient le mieux au format de ses poches. Comme il traversait la pièce sans hâte, les flammes et la fumée s'écartèrent devant lui. Il sortit comme il était entré et, tournant le dos au lac, remonta la rue d'un pas rapide.

De rue en rue, choisissant les moins éclairées, Ahasvérus atteignit un bois et, de l'autre côté du bois, des champs à perte de vue. Au fond, la lueur du matin se montrait. Assis au pied d'un arbre, devant le panorama des champs, il se rappela le problème du bouton et du fil de fer et entreprit d'y remédier. Ce n'était pas le bouton qui avait cédé, c'était le tissu. Ahasvérus détortilla le fil de fer et réassujettit le bouton en perçant le tissu assez loin du trou agrandi,

pas trop loin cependant, pour que la patte de la bretelle atteigne le bouton en cas d'urgence. Puis il s'absorba dans la contemplation du ciel. Il songeait: «Moi, Ahasvérus, moi qui en échange du vœu de ne plus parler, ai reçu le pouvoir de traverser l'eau et le feu, d'échapper à tous les périls, de vivre sans manger, sans dormir et sans mourir, la faiblesse des bretelles ne m'a pas été épargnée. Détestable talon d'Achille! À cause de lui, je fais la compagnie des hommes, redoutant toujours devant eux la rupture et la chute fatales.» Il se lamentait ainsi quelquefois, dans son for intérieur, mais, le plus souvent, la gaieté l'emportait. Il se disait: «La vie est belle et libre. Le monde est beau. On n'y est jamais seul. Moins on cherche à s'approprier de choses, plus on en reçoit, et quand la prise aurait été si limitée, si légère, le don reçu est sans limites et transforme le receveur de fond en comble.»

Le soleil était levé maintenant. Ahasvérus se leva aussi et marcha à travers champs. C'était le moment des labours. Un peu partout, les tracteurs tiraient, les vagues de terre se soulevaient et retombaient, les goélands, qui formaient des nuages derrière les charrues, plongeaient sur les vers projetés à la surface et remontaient dans les nuages. Où Ahasvérus avait-il vu de tels nuages? C'était sur la route la plus étroite qu'il eût jamais suivie. Elle serpentait, pleine de fantaisie, entre la montagne et la mer, à travers l'île de Skye. Il était parti le matin de la baie de Staffin. La montagne s'appelait Le Vieillard. Tout au long du parcours, il avait eu à sa gauche une lande en pente, qui descendait à la mer et, à sa droite, le profil gauche, puis le profil droit du Vieillard. Il avait vu de loin quelques chaumières d'un blanc éclatant, autour desquelles aucune vie ne s'était manifestée, sauf d'étranges moutons bicolores. Il y avait des clôtures où des flocons de leur laine flottaient au vent et, comme il se devait, quelques nuages blancs au sommet du Vieillard. Non loin du port qui était son but, posté parmi les touffes d'herbe sèche et les rochers, il avait regardé le jour descen-

dre dans le détroit, après quoi, imitant le soleil, il s'était enfoncé lui-même sous les eaux. Le nom du port, impossible de se le rappeler. À quoi bon le reste, si le nom du port manquait?

Ahasvérus marcha longtemps encore ce jour-là. Il était six heures du soir quand il arriva en vue d'un lac. Il pensa aux poésies de Schubart, qu'il avait toujours trouvées insipides, auxquelles l'eau ne ferait aucun bien, et les jeta dans le fossé. Au bord de l'eau, il s'arrêta, palpa ses poches et reprit sa marche résolument.